

La flemme de mourir

Terry était allongé dans le salon, avachi sur son canapé, comme peuvent l'être les gens fatigués. La pièce dans laquelle il siégeait, était une pièce relativement spacieuse et haute de plafond ; elle ressemblait de l'intérieur, à une bergerie dans laquelle crépiterait le feu d'une cheminée... chaude à souhait. Pierres et bois associés formaient un ensemble bien agréable, et conféraient à cette pièce, un je-ne-sais-quoi de désuet. Au dessus de lui, comme un balcon suspendu, siégeait une mezzanine, et encore plus haut, fixé au plafond, un ensemble de poutrelles régulièrement espacées. C'était un endroit où il fait bon vivre, et cela tombait bien, puisque Terry était chez lui...

Dehors, l'automne avait pris ses quartiers. Le froid et l'humidité avaient envahi la ville de Burdigala... qui avait peine à émerger, des brumes naissantes. Il était aux environs de dix-huit heures quand il lâcha la souris de son ordinateur ; la main qui l'avait jusqu'alors tenue, s'était entrouverte, poussée sans doute, par un excès de langueur. Terry était entré en sieste comme on entre en léthargie ; comme on lâche prise... petit à petit ! Mais il entendait encore, comme le ronron d'un chat, le son de la télé. Une habitude qu'il avait prise et qui le rassurait !

Dans la pièce filtrait une odeur d'encens ; je crois me rappeler qu'il s'agissait de patchouli. J'ai toujours aimé cette odeur un peu sucrée et exotique ; elle est pour moi un émulateur de souvenirs. De ces temps aujourd'hui révolus où le monde se faisait à coups de cheveux longs et de guitare électrique. Terry adorait voir la fumée s'échapper des bâtons... et dessiner au plafond des volutes. Au loin, mais à distance raisonnable, crépitait un feu ; et à ses pieds, siégeait comme un sphinx, le chien de la maison. Même si Terry ne voyait pas directement le foyer, il sentait son souffle ; comme une présence rassurante qui veille sur les hommes. Et puis, il y avait ces lumières discrètes, et ces petites bougies allumées un peu partout, qui prodiguaient à l'endroit un charme particulièrement délicieux.

L'ordinateur ne s'était pas encore mis en veille lorsque je m'étais approché de lui. Sur l'écran, demeurait figée comme un témoignage sans vie, la dernière page que Terry avait dû consulter. Je mis mes lunettes ; elle avait pour titre « *Croisière sur le Nil* ». En m'approchant encore plus, je pouvais lire cette inscription complémentaire, juste en dessous du titre : « *Rejoignez pour un prix défiant toute concurrence, le royaume des morts vivants* ». Et puis encore en dessous, écrit en plus petit : « *La vallée des pharaons, à portée de vol* ». Terry était donc sur un projet ; il pensait à voyager. Dans le coin droit de l'écran, apparaissait l'historique des recherches, et celui-ci était éloquent : plusieurs pistes avaient été explorées !

Toute la journée avait été triste ; jamais le soleil n'avait pu imposer sa loi. Pour Terry, il n'avait jamais été question de mettre le moindre nez dehors ! Aucune envie d'avoir froid ! Ce serait une journée cocooning, durant laquelle, à l'inverse, on préparerait les sorties à venir ; des escapades ailleurs, dans un pays étranger... là où il fait bon vivre et là où l'histoire des hommes s'inscrit dans le marbre ! Toute la matinée, lui et son épouse avaient consulté les catalogues ramenés de leur balade en ville ; l'après-midi, ils avaient consulté les sites des voyagistes les plus intéressants... pour trouver quelques très belles affaires. Et vers seize heures, ils avaient enfin trouvé ce qui les faisait rêver : un voyage à prix raisonnable pour trois personnes au pays de Kheops, Kephren et Mikerinos.

Mais il fallait que Sylla fasse les courses. A dix sept heures pile, elle sortit de la maison, un cabas à la main ; avec la ferme intention qu'une fois la corvée effectuée, ils iraient ensemble chez le marchand de voyages : réserver les billets. Et il fut convenu que Sylla passerait un coup de téléphone lorsqu'elle serait sur le chemin du retour. Comme il était indiqué que l'affaire était à saisir, et qu'il ne restait que quelques places, il fallait faire vite. Mais la flemme s'était installée, et Terry en avait fait sa compagne du jour. Et puis Sylla était rentrée, complètement trempée : « Glagla, glagla... ça fait du bien, de rentrer chez soi » avait-elle déclaré, avant d'ajouter « Tu sais, je n'ai pas envie de ressortir ! ». Et Terry qui n'en demandait pas tant, avait acquiescé.

Le lundi en question, ils trouvèrent la boutique du voyageur fermée ; elle était toujours fermée le lundi... ils auraient dû s'en douter puisqu'elle était ouverte le samedi ! Ils prirent donc rendez-vous pour le mardi. Mais il était trop tard, la dernière place pour le pays des morts vivants avait été vendue, quelques minutes seulement avant leur entrée en boutique !!! Après s'être largement apitoyés sur leur sort de touriste, au cas où l'agent aurait été capable de trouver une solution, ils signèrent pour le Sénégal. Je reverrai donc le pays de ma jeunesse, en compagnie de ma progéniture. Et l'île de Gorée remplacerait le tombeau de Toutankhamon ! Il fallait bien contre mauvaise fortune, faire bonne figure !

Un mois après, la nouvelle terrible envahissait les écrans, glaçant notre sang d'occidentaux. L'avion qui venait de décoller, avec deux cent touristes à son bord, en provenance de Chamer el Cheik, venait de s'abîmer dans le fond des océans. Et il n'y avait aucun survivant ! Quinze minutes seulement après son décollage ! Le même que celui que nous aurions dû prendre pour rentrer en France. La caméra qui parcourait l'endroit de la catastrophe restait fixée sur la présence de quelques affaires, déambulant à la surface de l'eau. Je n'oublierai jamais ce moment où l'opérateur a zoomé sur des chaussures flottantes... les sandales d'un enfant. Mes yeux et ceux de mon épouse se sont croisés à ce moment-là ; nous fûmes contraints de nous asseoir.

Avec en filigrane, cette sensation étrange que nous aurions dû être là, présents dans ce vol ; comme si nous avions assisté à notre propre disparition ! Comme si nous étions en train de nous recueillir sur nous-mêmes ! Epouvantable, parce qu'elle aurait touché ce que nous avons de plus précieux, la chair de notre chair !! Et tout ça n'avait tenu et ne tenait finalement, qu'à un fil dérisoire !